

Le dévouement du guide : [suite]

Autor(en): **Lafargue, Fernand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

santé de M. Petitvachon, je n'insistai point pour ce qui concernait le recensement. Inquiet seulement d'une lettre qu'on m'avait annoncée de Lille, je demandai très doucement : « N'avez-vous point reçu ces jours-ci une lettre de Lille pour moi ?... »

— Oui, répondit M^{me} Petitvachon, mais elle est tombée derrière la commode avec un paquet d'autres lettres pour divers locataires. Un jour que mon mari aura le temps, il déplacera le meuble et tâchera de la trouver.

Je dus tenir compte à M^{me} Petitvachon de sa bonne volonté, car, après tout, elle aurait pu me dire qu'elle n'avait pas reçu ma lettre.

Que M^{me} Petitvachon daigne accepter ici, en même temps que mes excuses, — si quelque chose dans mon attitude, dans ma manière de sonner, dans la façon dont je salue, dans l'heure à laquelle je rentre, dans les actes de mes domestiques, a pu jamais lui causer quelque impatience, — l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant locataire.

On rebriqueu.

Sè faut pas fiâ ài fous, fasâi mon père-grand quand per hazâ on pourro innoceint remotsivè bin adrâi on mîna-mor; et ma fâi l'avâi réson, kâ y'a soveint dâi lulus qu'ont l'ai dè tabornîd, et qu'ont atant d'esprit et dè malice què dè cliâo què sè crayont ein avâi et que sè moquent dâi dzeins simplîts.

Grugru, qu'on lâi desâi Guegne-louna, étâi on gros tâdié, rein crouîo, que n'avâi jamé pu dépassâ « Quoitande » à l'écoula, quand recordâvè lo castimo d'Osterva; mâ tot parâi fasâi on boun' ovrâi po la campagne et lè dzeins amâvont gaillâ l'avâi ein dzornâ. Pè malheu, cé pourro luron sè tagnâi on bocon dè naz gros coumeint on cudron et per dessus lo martsî asse rodzo qu'on pavot. Portant Guegne-louna n'étâi pas pî soulon, mâ parâit que cé naz étâi de n'espèce dînse, et soveint lè dzeins lo couîenâvont ein lâi deseint que quand son naz arâi fé lè petits dè l'âo z'eîn gardâ ion.

Pèrmi cliâo qu'aviont la nortse po lo fèrè ein-radsî, rappoo à son pifre, lo conseiller étâi lo plie terriblio et lo pourro Grugru sè reduisâi soveint lo tieu gonellio quand, dévâi lo né, que lè z'hommo étiont ein cotâi pè lo for âo pè la fordze, lo conseiller contâvè dâi z'historîs su son naz.

Lo conseiller n'étâi pas on crouîo hommo, mâ l'étâi moquéran coumeint tot, et suffi que l'avâi prâo dzaunets que lâi avont âidi à sé fèrè nonmâ, sè créyâi que l'étâi mé que lè z'autrès dzeins et l'avâi lo diablo po couîena; mâ ne sè tsaillessâi pas qu'on lo lâi fassè; assebin nion ne lâi desâi jamé rein, po cein que l'avâi 'na grossa courtena, kâ vo sédè bin que quand l'est qu'on a prâo mounîa on a totè lè qualitâ et on est respectâ; tandi que s'on est pourro, on n'est qu'on pétaquin et on rein dâo tot quand bin on arâi atant dè cabosse què lo menistrè. Tsacon arâi bin cosu âo conseiller d'être remotsî cauquîe iadzo; mâ nion n'ousâvè; tot parâi on bio dzo l'a z'u se n'affèrè âo tot fin, que cein a

rudo fé recaffâ tot lo veladzo, et lo rebriqueu n'étâi portant què lo pourro Grugru.

Guegne-louna avâi don su lo tieu totès lè couîenardès dè l'autro et onna né que sè trovâvont on moué dè dzeins dévânt la frètèrî, lo conseiller fâ à Grugru :

— T'é dza de on iadzo que te dévetràî portâ ton naz à n'on fondeu dè pè Lozena, kâ te lo porriâ veindrè po dâo câovro et lo tè payèrâi bin adrâi.

— Lâi é dza étâ, coumeint vo m'aviâ de, repond Guegne-louna de se n'air tot à la bouna.

— Et ne l'a pas volliu ?

— Na.

— Adon que t'a-te de ?

— M'a de que cé que m'avâi einvoyi vers li étâi lo pe grand imbécilo dè noutron veladzo....

Du cé iadzo, jamé lo conseiller n'a retsecagni Guegne-louna, kâ lè dzeins n'ont pas pu sè rateni dè s'épouffâ dè rirè, et l'a comprâi que l'avâi étâ refé âo mémo âo tot fin.

LE DÉVOUEMENT DU GUIDE.

III

Les ânes lentement gravissaient un lacet taillé dans le roc et large d'un mètre au plus.

Charlot marchait sur les bords du précipice, surveillant les ânes, disant aux enfants de se tenir solidement et de ne pas faire d'imprudences. Ils longeaient maintenant, sans parapet pour empêcher les chutes, un gouffre profond de trois cents pieds, d'une horreur vertigineuse, semé de quartiers de rocs écroulés.

Tout à coup, l'âne qui allait devant s'arrêta net, et le second fut pris dans les jambes d'un tremblement qui faillit le faire agenouiller.

— Hue donc, Martin ! cria la petite fille en riant.

— Silence ! dit Charlot en mettant un doigt sur sa bouche.

Et, plaçant ses deux mains en forme d'auvent sur ses yeux, il regarda devant lui.

Charlot avait sans doute vu ce qu'il voulait voir.

Il tira de sa ceinture un immense coutelas et le tint caché derrière sa cuisse, pour ne pas effrayer les enfants.

Puis il bondit à la tête du premier âne et, le saisissant doucement par la bride, le fit tourner du côté de la descente. Il revint au second et opéra la même manœuvre.

— Maintenant, mes enfants, leur dit-il tout bas, me promettez-vous d'être sages ? Il faut vous en retourner tout seuls.

— Pourquoi ? demanda la petite fille.

— Il y a là-haut une bête qui vous mangerait.

— Le petit garçon devint pâle :

— Quelle bête ?

— Un ours, répondit Charlot.

Il leur fit des recommandations, se laisser porter par les ânes sans remuer, sans les exciter même de la voix. Lui, il restait derrière pour empêcher l'ours d'avancer, pour lui barrer le passage. A la hâte il boucla solidement les bébés et d'un coup de langue invita les bêtes à s'en retourner.

Elles ne se firent pas répéter le signal.

Alors Charlot, son coutelas au poing, regarda les enfants disparaître et, tout en reculant à petits pas pour arriver à un endroit du sentier plus large, il écoutait un bruit de cailloux roulant dans le gouffre, poussés par une masse grise qui descendait de la montagne.

C'était bien un ours, l'ours brun des Pyrénées, de haute taille, à la démarche puissante et lourde. Il n'était plus qu'à vingt mètres de Charlot et l'avait aperçu.

Le guide s'adossa au rocher et attendit. L'ours venait droit à lui.

Malgré son sang-froid et son courage, Charlot sentit une larme lui monter aux yeux en songeant à Pierrette, à Julien, à tous les siens. Il se dit que si du premier coup il manquait la bête, c'en était fait de lui.

Fuir était inutile.

L'ours le poursuivrait et gagnerait facilement du terrain.

Au contraire, garder une attitude défensive et le regard décidé, c'étaient peut-être le seul moyen de faire que l'ours intimidé et peu habitué aux visages humains rebroussât chemin et regagnât sa grotte.

Charlot ne se servirait de son arme que dans deux cas.

S'il était attaqué.

Ou si l'ours continuait à descendre vers la plaine.

Attaqué, Charlot se défendrait.

Si l'ours descendait, c'était Charlot qui attaquerait pour arrêter la bête, lui barrer le passage, l'empêcher d'atteindre les enfants qui n'étaient pas encore assez éloignés pour se trouver hors de danger.

A trois pas, l'ours fit une halte et poussa un grognement bourru.

Charlot ne broncha pas.

Il était immobile comme une cariatide sculptée en plein roc.

Ses yeux cherchaient les yeux de l'animal qui maintenant s'était dressé sur ses pattes de derrière et marchait de côté, la gueule ouverte, faisant avec les pattes de devant de grands gestes terribles. L'écho renvoyait les grognements jusqu'au fond de la vallée.

Devant l'immobilité menaçante de Charlot, l'ours, se ravisant sans doute, continuait à descendre et paraissait seulement préoccupé de garder la défensive contre ce bas-relief vivant qu'il n'avait pas l'habitude de rencontrer dans la montagne. Puis, quand il eut dépassé le guide de quelques pas, il se remit à quatre pattes et dévala dans le sentier.

Charlot pensa :

— Il va rencontrer les enfants !

Et, quittant le plateau qu'il avait choisi pour lieu de combat, il se mit à la poursuite du fuyard.

L'ours, se sentant poursuivi, s'arrêta et accepta la lutte. Il revint même au devant de Charlot, qui serra nerveusement son coutelas et attendit.

Le sentier était si étroit en cet endroit, que l'homme et la bête n'auraient pu y passer de front.

D'un côté le roc, de l'autre le gouffre.

Le guide protégea son front et ses yeux de son bras gauche replié et fit avec le bras droit qui tenait l'arme un rapide mouvement de bas en haut comme pour découdre d'un seul coup son ennemi.

Un grognement terrible retentit.

Le coup avait porté. L'ours chancela et tomba sur l'entablement du sentier.

En une seconde, Charlot avait retiré son couteau et l'avait replongé dans le ventre de la bête. Il voulut faire un bond en arrière pour se dégager. Il était trop tard. Sa jambe droite se trouvait prise dans les pattes convulsées de l'ours qui l'entraîna en roulant dans l'abîme.

Dans le silence de la gorge d'Escoubous, on n'entendit même pas un cri après la chute des deux corps, si ce n'est à cent mètres de ce drame l'exhortation mutine d'une petite fille à sa monture qui descendait trop lentement :

— Hue donc, Martin !

Les deux ânes déposèrent les deux enfants devant leur hôtel avant l'heure convenue; ceux-ci racontèrent la cause de leur retour hâtif; une bête qui devait les manger et le guide qui leur avait dit de rentrer.

Une rumeur courut le village. Charlot ne raccompa-

gnant pas des voyageurs qui lui avaient été confiés, c'était un événement tellement extraordinaire, que les guides les plus vieux hochaient la tête et disaient :

— Il a dû se passer quelque chose de terrible.

On attendit la tombée du jour.

L'inquiétude de tous s'accroissait; Charlot ne rentra pas.

(La fin au prochain numéro.)

Boutades.

Une belle petite entre chez un coiffeur du faubourg Montmartre.

— Combien ce chignon ? demande-t-elle.

— Soixante francs.

— Soixante francs un chignon ?... quel toupet !

Dans un salon on vient d'annoncer une dame violemment maquillée.

— Enfin, quel âge a-t-elle ?

— Elle se donne vingt-neuf ans.

— Je crois plutôt qu'elle se les ôte.

Une assez bonne coquille dans un journal de province, à propos de l'incendie de Roubaix :

« Il faut rendre justice aux pompiers, qui ont fait des efforts surhumains pour empêcher le feu de s'éteindre. »

THÉÂTRE. — Les représentations de *Michel Strogoff* obtiennent de jour en jour plus de succès; chacun veut voir cette pièce, dont la mise en scène est un événement théâtral pour notre ville. Le spectateur, tenu sans cesse en haleine, passe par les impressions les plus diverses; tantôt c'est le flegmatique et désopilant *Blunt*, auquel il suffit d'entrer en scène pour mettre toute la salle en gaité; tantôt c'est le joyeux entrain de Jolivet qui suscite de bons rires; tantôt c'est la note sérieuse des situations dramatiques, souvent très émouvantes, du fidèle et courageux Michel Strogoff. Tout cela alterne avec des tableaux à grand effet, des scènes militaires, des ballets ravissants, illuminés aux feux de bengale, sans oublier le grand panorama qui, par un mécanisme ingénieux, fait passer sous les yeux des spectateurs des sites enchanteurs, où l'illusion est complète. Le fleuve enflammé, l'incendie d'Irkoutsck, sont d'un effet saisissant. A chaque instant, la salle éclate en applaudissements. Que faut-il de plus engageant aux nombreuses personnes qui n'ont pas encore pu jouir de cette magnifique représentation ?

Nous rappelons que le concert de M^{lle} THÉRÈSE TUA, la célèbre violoniste, aura lieu *mardi* 26 courant, à 4 heures, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre.

AVIS. — Les lettres non affranchies ou celles qui le sont insuffisamment, sont refusées. — Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'un timbre-poste de 20 c.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.